

# Victor Hugo

André Maurois  
Jules Garnier  
Victor Hugo

Hachette

-N.C. <sup>AD</sup> X

VICTOR HUGO

8<sup>o</sup> Ln 27  
88648



*Lith. de Dejean*



*Gravé d'après nature par  
Maurer*

ANDRÉ MAUROIS  
*de l'Académie française*

VICTOR HUGO

HACHETTE

VICTOR HUGO



## TABLE DES MATIÈRES

<i>pages</i>	7 La famille	66 Les Burgraves
	11 Sa naissance	68 La tragédie de Villequier
	11 L'enfance	71 Léonie d'Aunet
	20 Adèle Foucher	72 Pair de France
	23 Les Odes	80 L'exil
	26 Le mariage	84 Les Châtiments
	28 Nouvelles Odes	89 Les Contemplations
	29 Naissance de Léopoldine	93 La Légende des Siècles
	32 Odes et Ballades	95 Les Misérables
	32 Cromwell	100 Les Travailleurs de la Mer
	34 Naissance de Charles	102 La mort de Mme Hugo
	37 Les Orientales	104 La guerre de 1870
	42 Victor Hugo et Sainte-Beuve	105 Retour à Paris
	43 Naissance de François-Victor	108 La mort de Charles
	44 La bataille d'Hernani	109 La Commune
	47 Naissance d'Adèle	114 Quatrevingt-treize
	48 Notre-Dame de Paris	117 La mort de François-Victor
	51 Les Feuilles d'Automne	118 L'Art d'être grand-père
	53 Le théâtre	122 Mort de Juliette
	54 Juliette Drouet	125 Sa mort
	61 Tristesse d'Olympio	129 Table chronologique
	62 Ruy Blas	133 Table des illustrations
	64 Entrée à l'Académie française	147 Index





Mme Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo,  
née Françoise Trébuchet,  
mère de Victor Hugo.

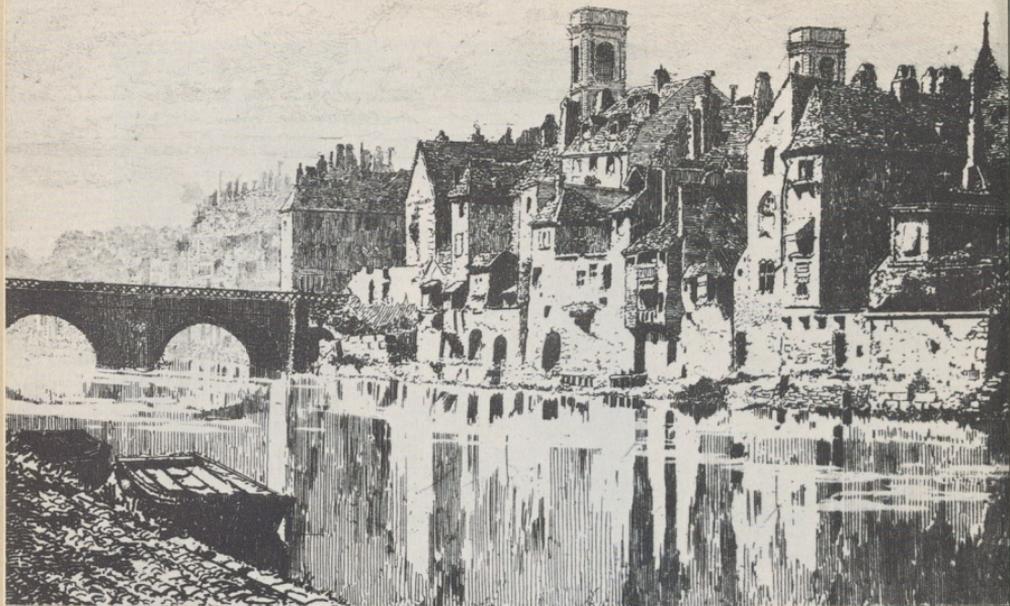
Le général Hugo, père de l'écrivain.



Mme Trébuchet, née Lenormand du Buisson,  
grand-mère maternelle de Victor Hugo.

VERS 1770 VIVAIT A NANCY UN MAITRE MENUISIER, JOSEPH HUGO, qui jouissait du privilège des bois flottés sur la Moselle et possédait, outre son fonds, quelques petits immeubles dans la ville. Le nom de la famille, d'origine germanique, était commun en Lorraine. Au XVI<sup>e</sup> siècle, un Georges Hugo avait été capitaine des gardes et anobli; un Louis Hugo, abbé d'Estival puis évêque de Ptolémaïde. Existait-il un lien de parenté entre le menuisier et l'évêque ? Nul ne le savait, mais les enfants du menuisier aimaient à le croire et racontaient que Françoise Hugo, comtesse de Graffigny, écrivait à leur père : « Mon cousin ». Joseph Hugo eut d'une première épouse, Dieudonnée Béchet, sept filles et, d'une seconde, Jeanne-Marguerite Michaud, cinq fils

*La famille.*



L'ancien quai de Battant à Besançon, qui fut démoli en 1865.

qui, tous, s'engagèrent dans les armées de la Révolution. Deux de ces garçons furent tués à Wissembourg; les trois autres devinrent officiers.

Le troisième fils, Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, était né à Nancy, le 15 novembre 1773. Des cheveux abondants, plantés trop bas sur le front, des yeux à fleur de tête, un nez camus, des lèvres fortes et sensuelles, un teint rubicond lui auraient fait un visage vulgaire si un air de bonté, un éclair d'esprit dans les yeux et un sourire très doux ne l'avaient rendu séduisant. Il avait commencé, chez les chanoines réguliers de Nancy, des études tôt interrompues puisqu'il s'était engagé à quinze ans. En 1792, jeune capitaine à l'armée du Rhin, il avait connu le chef de bataillon Kléber, le lieutenant Deçaix et le général Alexandre de Beauharnais, premier mari de Joséphine. Brave soldat, plusieurs fois blessé, deux chevaux tués sous lui, il fut envoyé en 1793 combattre l'insurrection vendéenne. En 1793, le 8<sup>e</sup> bataillon du Bas-Rhin l'avait élu commandant.

Léopold Hugo, qui devait tout à la Révolution, en partageait les passions

au point de signer ses lettres : *Le sans-culotte Brutus Hugo*, mais son cœur demeurait humain et les « brigands de Charette » surent vite que ce Bleu n'était pas sans pitié. Peut-être sa réputation de mansuétude valut-elle à l'officier républicain d'être assez bien accueilli par une Bretonne, Sophie Trébuchet, dans le manoir-ferme de la Renaudière, au Petit-Auverné, quand il lui demanda d'y recevoir une heure ses hommes fourbus.

Cette jeune personne, bien faite, mignonne, aux grands yeux bruns, au visage énergique et presque hautain, était l'une des trois filles d'un capitaine de navire nantais qui avait fait la traite des Nègres et petite-fille, par sa mère, d'un procureur au présidial de Nantes, M. Lenormand du Buisson.

Orpheline dès l'enfance, Sophie avait été élevée par une tante, maîtresse femme, royaliste et voltairienne, dont la jeune fille avait adopté les idées. Pourtant le jeune capitaine ne déplut pas. Il avait sauvé des femmes, des otages, des enfants. Elle prit plaisir à se promener avec lui, dans les chemins creux du Bocage, et à lui démontrer bravement que la guerre faite aux Chouans n'était pas juste. Hugo défendait la république avec vigueur, mais il admirait

Maison natale de Victor Hugo à Besançon.





Eugène Hugo,  
de deux ans plus âgé que le poète.



Abel, né en 1798, était l'aîné des trois frères  
et jouait très bien son rôle.

l'esprit ferme de cette jeune femme qu'il désirait. Cette dissonante idylle fut brève; le 8<sup>e</sup> bataillon du Bas-Rhin fut rappelé à Paris par le Directoire. Cependant Hugo, à Paris, n'oubliait pas « sa petite Sophie de Châteaubriant » et continuait de lui écrire. Il offrit de l'épouser.

Elle était seule au monde, de dix-sept mois plus âgée que lui; elle avait besoin d'un appui. Elle vint à Paris, accompagnée par son frère; Hugo « l'étourdit de ses transports », et le 15 novembre 1797 ils furent mariés civilement à la mairie du 1<sup>er</sup> arrondissement, quartier de la Fidélité.

Les époux passèrent deux ans à Paris, lui fort épris de sa fine Bretonne, elle un peu fatiguée par le verbiage bruyant et le goût pour la gaudriole de son mari, épuisée par les ardeurs amoureuses de cet homme à cou de taureau, mais secrète, tenace et dominatrice.

En 1798, les Hugo eurent un fils : Abel, et, l'année suivante, le commandant rejoignit les armées.

Il laissa d'abord son épouse à Nancy. De nouveau enceinte, vaguement amoureuse d'un autre homme, Sophie était plus que jamais effrayée par la sensualité vorace de son mari; elle sollicitait des vacances conjugales et demandait, par des lettres que le commandant, épistolier à la Saint-Preux, jugeait glaciales, à faire ses couches en Bretagne. Cette attitude hostile désespérait le jeune mari. Pourtant, après la naissance, à Nancy, le 16 septembre

1800, d'un second garçon : Eugène, elle dut rejoindre son époux à Lunéville, dont il avait été nommé gouverneur.

En 1801, à la faveur d'une promenade en montagne, pendant le voyage de Lunéville à Besançon, un troisième enfant Hugo fut conçu. Ce troisième fils naquit à Besançon, le 26 février 1802, dans une vieille maison du XVII<sup>e</sup> siècle. Les parents avaient demandé au général Victor Lahorie d'être le parrain de l'enfant et à Marie Dessirier, femme de Jacques Delelée, chef de brigade commandant la place de Besançon, la marraine, d'où les prénoms de Victor-Marie. L'enfant semblait si chétif que l'accoucheur ne croyait pas qu'il pût vivre.

Six semaines après la naissance de son troisième fils, Hugo reçut l'ordre de se rendre à Marseille pour y prendre le commandement d'un bataillon qui allait partir pour Saint-Domingue.

Se croyant persécuté, dangereusement menacé, il commit la folie d'envoyer sa jeune femme à Paris, pour supplier Joseph Bonaparte, le général Clarke et Lahorie de l'arracher à ses ennemis par un changement d'affectation. Sophie, bien que triste de quitter ses trois garçons, accepta de partir.

En juin 1803, Victor, qui avait seize mois, réclamait, au dire du commandant, sa « mamaman ». Il avait une tête énorme, trop grande pour son corps, qui en faisait comme un nain difforme. « On le trouvait dans des coins, pleurant silencieusement sans qu'on sût pourquoi... » On imagine ce qui se passait dans le cœur de cet enfant sans mère, débile, cadet de deux frères vigoureux. Ainsi se formait un fond de caractère sombre qui, toute sa vie, percera, par moments, sous sa prodigieuse vitalité.

En 1803, le bataillon partit pour l'île d'Elbe et ce fut là qu'à Porto-Ferraïo Mme Hugo vint enfin retrouver sa famille. Elle savait, en venant, fort bien ce qu'elle voulait. Ramener à Paris ses trois fils, qu'elle adorait, et y retourner Lahorie qu'elle aimait. Elle repartit en novembre 1803. Son séjour à Porto-Ferraïo avait duré moins de quatre mois.

C'était à la maison de la rue de Clichy que remontaient les plus lointains souvenirs de Victor Hugo. Il se rappelait « que sa mère l'envoyait à l'école rue du Mont-Blanc; qu'on le menait, le matin, dans la chambre de Mlle Rose, la fille du maître d'école; que Mlle Rose, encore au lit, l'asseyait sur le lit près d'elle et que, quand elle se levait, il la regardait mettre ses bas... ». Cependant Léopold Hugo avait passé en Italie. Le doux Joseph Bonaparte, homme de lettres changé par un illustre frère en homme de guerre malgré lui, avait reçu l'ordre de conquérir le royaume de Naples. Le commandant Hugo était connu de ce prince, ayant servi sous ses ordres à Lunéville, et Joseph lui voulait du bien. Sophie ne s'occupait plus de ce mari lointain, presque aboli, que pour lui demander de l'argent. Il envoyait la moitié de sa solde, non sans grogner.

Enfin Hugo eut l'occasion de se distinguer qui lui valut d'être nommé

*Sa naissance.*

*L'enfance.*



Victor Hugo en 1819,  
année où il publia sa première ode  
et déclara son amour à Adèle Foucher.

par Joseph gouverneur de la province d'Avellino et promu colonel du Royal-Corse.

Or, vers ce temps-là (1807), la situation de Lahorie s'était empirée. Quand Sophie Hugo vit que son ami, guetté par Fouché, ne pouvait plus venir à Paris et que l'argent allait manquer pour ses fils, elle décida de rejoindre son mari. Nécessité fait loi. Sophie ne tint aucun compte des protestations de son époux et, en octobre 1807, partit pour l'Italie sans l'avoir averti.

Le petit Victor n'avait que cinq ans, mais c'était un enfant sensible et attentif. Il n'oublia de sa vie cette traversée de la France en diligence.

Tout enfant vit un conte de fées, mais la féerie des premières années de Victor Hugo apparaît singulièrement brillante. Les trois frères habitent, en Italie, un palais de marbre tout crevassé, près duquel est un ravin profond, ombragé de noisetiers. Plus d'école, liberté entière; un air de vacances dont Victor, toute sa vie, aimera la saveur; un père tout-puissant que l'on voit à peine; qui, de temps à autre, apparaît et se met à cheval sur son grand sabre pour amuser ses fils, mais que toujours des cavaliers au casque poli attendent avec respect dans la cour; un père qu'aime le roi de Naples, lequel est le frère de l'Empereur; un père qui avait fait inscrire, sur les contrôles du Royal-Corse, le petit Victor, qui, de ce jour, se tint pour un soldat. Entre le colonel et sa femme, aucune réconciliation n'était intervenue. Les enfants devinaient des luttes mystérieuses, dont ils comprenaient mal les causes. Ils étaient à la fois fiers de leur père et conscients de quelque offense que celui-ci faisait à leur mère adorée. De toute manière, ils n'eussent pu rester longtemps à Naples, car, bientôt après le départ de sa famille, le colonel Hugo fut appelé

L'ermitage des Feuillantines, au 12 de l'impasse des Feuillantines, l'une des premières demeures parisiennes de Victor Hugo.





JULES GARNIER.

.. *par l'image*

Dépôt légal :

N° 4069 - 4<sup>e</sup> trimestre 1965 - 1189-01

Imprimé en Grande-Bretagne par  
Jarrold and Sons Ltd, Norwich

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique – Manon Lemaux

Typographie – Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

